



1

L'Orient infantile

J'ai toujours habité, ou presque, square Saint Romain. Et encore maintenant, certains soirs, je regarde mélancoliquement de ma fenêtre le balcon d'en face, celui de ma grand-mère, Alice Buci. Car c'est là, sur mes trois ans, que j'ai fait ma première fugue vers un ailleurs qui ne m'a jamais abandonné. Trépignant, lâchant subitement la main de ma mère lors de nos visites dominicales, je me réfugiais dans la chambre du fond et disparaissais bientôt dans une vieille malle de cuir noir. C'était le coffret aux songes de mes premières aventures. Une sorte de coffret shakespearien, celui du *Marchand de Venise*. Portia ne devait-elle pas prendre pour époux celui qui trouverait le portrait ?

Parmi ces trois coffrets, figures du soleil, de la lune et du plomb, j'avais inconsciemment choisi le mien. Se cacher, devenir introuvable, rester muette, oui, c'était bien le « Rien » de Cordélia dans son adresse au Père : *Nothing*¹. Le coffret de cuir noir

1. Shakespeare, *Le Roi Lear* :

« LEAR : Parlez.

CORDÉLIA : Rien, monseigneur.

LEAR : Rien ?

CORDÉLIA : Rien.

LEAR : Rien ne sortira de rien. Parlez donc. »



Les Voix de l'Orient

fut celui de mes premières passions. Je me roulais et m'enroulais dans la soie fluide et froissée d'un immense capuchon rouge et d'une robe moirée, sertie de strass et de dentelles. Dissimulée dans les tenues luxueuses de ma grand-mère, pleines d'un parfum de rose vieillie, entre plis et replis, je vivais mon opéra intime. Le premier coffret, celui du toucher et de la peau, fut mon soleil. Le second à l'odeur flottante, ma lune. Mais le troisième, avec sa lourdeur de plomb, me fut très longtemps secret. Si bien que, dans ma prime enfance, le mariage de la lune et du soleil n'en finissait pas de tisser des songes et des voix, dans le *Nothing* du secret.

Ma grand-mère, fille d'un ouvrier typographe qui avait fait la Commune et avait fui la répression à Lima, était orpheline. Car son père, qui poursuivait lui aussi son rêve d'ailleurs comme les ouvriers du livre de cette époque, voulait fixer la langue quechua. L'aventure aurait pu s'arrêter là, mais il vécut avec une Indienne inca, eut un enfant qui revint à Paris, et mourut vers ses douze ans. Depuis, j'ai retrouvé toutes les photos de l'époque, mais je n'en savais rien alors. Une petite cousine me confia ce secret avant de mourir. Comme Cordélia, ma grand-mère était restée muette, et le secret de ce grand-père quechua s'était effacé. Mais le silence et l'oubli se transmettent dans les nappes de temps inconscient. Ainsi, j'ai parcouru la plupart des pays d'Amérique latine, et j'ai même atteint, dans ma traversée du désert d'Atacama, le marché des trois cultures et des trois frontières indiennes, mais je ne suis jamais allée au Pérou, tout en rêvant en permanence de Machu Picchu et des terres quechuas des Andes. J'avais pourtant traversé le Chili d'Allende, du pays des Mapuches, qui m'avaient montré leurs titres de propriété sur une terre qu'ils espéraient retrouver. En train, en bus, sur plus de deux mille kilomètres, j'avais parcouru mon premier désert, l'Atacama.



L'Orient rêvé



2

Alice B., à cause de cette histoire emplie de fictions et de douleurs, dans son mutisme même, avait construit sa vie comme un roman. Au fond de ma malle, je l'imaginai avec sa robe perlée de plaisir, sortant chaque vendredi soir à l'Opéra avec son premier mari, qui l'aimait, la trompait et revenait. En ce début de siècle, elle finit par divorcer en toute liberté. Émancipée, elle aimait les valse viennoises, les divertissements orientaux, et par-dessus tout, les opérettes, et quelques rares opéras. J'entends encore le son des vieux disques d'André Baugé et d'autres, qui ont bercé mon enfance. Oscillant entre nostalgie et sensualité, elle était successivement Mademoiselle Fifi, la Rose-Marie du Théâtre Mogador, Butterfly, et surtout la Belle Hélène, cet objet de toutes les convoitises. L'héroïne, peut-être, de ce troisième coffret, qu'elle fredonnait :



Les Voix de l'Orient

*Et la troisième, ah! la troisième
Était là debout et restant muette
Je ne peux que lui donner la pomme.*

Cette pomme d'amour et de beauté, cette manière subtile et provocante de « faire cascader la vertu », voilà sa liberté et son rêve. Dans mes jeunes années, et bien après, les miens. Car, sophiste, multiple, et presque toujours à la frontière du « mentir vrai », Alice B. l'était. Jusqu'à changer son prénom, et se faire appeler... Hélène. Le mythe lui collait si bien au visage, que je la revois pour ses quatre-vingts ans, avec sa jupe écossaise et son chemisier de soie rose pétale, le visage souriant entouré de bouclettes, danser avec mes petits amis. Elle valsait, valsait, et toujours valsait, indifférente au temps, et à la vie par trop prosaïque que son second mari, mon grand-père, un homme revêché et distant, lui faisait mener.

Mais comme toujours, on me tirait brutalement de mon cofret et de mes songes par un brutal : « Où es-tu? ». Où étais-je, à vrai dire, je n'en savais rien. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, par une curieuse identification, que je crus comprendre la nature du troisième coffret : le portrait. Son portrait, celui d'Alice B. peint par le frère d'Hervé, le grand acteur de la Comédie-Française. Il ne m'a jamais quittée, a traversé toute ma vie. Un peu comme les portraits de Bronzino, frontal, fixe, avec un sourire plein de mystère, il me dévisage toujours. Ma grand-mère surgissait alors dans ses voiles turquoise, avec ses cheveux bruns relevés et son sourire énigmatique. Un regard lointain, qui m'a façonnée, tant je pensais lui ressembler.

Mais ce regard portait aussi toute la duplicité de sa vie. Fille d'ouvrier, elle vivait en princesse imaginaire, et s'obstinait à recevoir ses amis tous les vendredis, même pendant la guerre. Mais





L'Orient rêvé

elle plaçait ses fameux gâteaux de riz à refroidir sous le lit... comme dans sa jeunesse. Aussi, derrière toutes ses poses, ses manières, ses scandales et ses dépenses excessives, elle ne visait qu'à se protéger. Sur ce balcon du deuxième étage, Alice B. me racontait sa vie rêvée. Moi, je fouillais dans ses boîtes de souvenirs : des boutons, des éventails de laque défraîchis, des fleurs de strass, des ceintures de soie et d'autres colifichets, qui me donnèrent très jeune un goût permanent du vêtement et de l'ornement, que je retrouvais dans toutes les parures du beau.

Elle rêvait de voyages lointains, mais n'avait jamais quitté son sixième arrondissement que pour un seul déplacement : en Tunisie, pour retrouver son fils militaire. Elle était pleine d'une énergie insoupçonnée, dissimulant sa propre fragilité. Plus qu'Hélène, elle était Butterfly, la mienne. Celle de la voix presque enfantine de la Callas, légère et tragique, toujours sur le point de se briser. Cette voix que j'entends toujours, et qui me hante comme l'équivalent sonore de toutes mes rêveries infantiles. Quand j'ai réalisé pour France Culture trois heures d'émissions consacrées à Puccini, j'écoutais la Callas tous les soirs, et la voix de ma grand-mère me revenait, dans sa presque solitude hantée d'imaginaires impossibles.

Alice B. était alors une splendide métaphore d'un écart, d'une marge et de ce passage de frontières permanent qui définissait sa vie. Orpheline, élevée avec son demi-frère inca, elle faisait partie des périphéries de la société du début de siècle : femme, divorcée, et qui plus est, libre et athée. Sans presque jamais quitter le square Saint Romain, elle était pour moi le voyage dans l'ailleurs, et son rêve inaccompli servit d'inconscient généalogique à toute ma famille. À mon père surtout, puis à moi-même. Car les enfants ont cette étrange capacité d'appréhender les secrets de l'existence familiale. Dans mon adolescence, j'avais fait d'une citation de





Les Voix de l'Orient

Michaux mon éthique : « j'ai bâti ma vie sur une colonne absente ». Et dans cette architecture suspendue, dans ces lacunes d'un passé dont j'ignorais presque tout, j'ai construit mes mondes, guidée d'instinct par un secret qui, au fil des jours, est devenu un destin.

En tout cas, ces premiers émois plissés décidèrent de mon deuil nomade, et sans que je le sache, de ma géographie imaginaire. Le portrait d'Alice B. était devenu mon autoportrait. Et je me souviens encore d'un autre portrait : celui de Pier Paolo Pasolini, dans l'appartement de Laura Betti à Rome, où j'ai passé plusieurs jours. Insistant, les yeux dans les yeux, il me témoignait de sa « vitalité désespérée ». Quand, dans ses écrits, il parlait de l'odeur de la fourrure de sa mère, je retrouvais toute la sensualité perdue des roses orientales des trois coffrets.

Un portrait, donc, et même un autoportrait fictionnel. Mais que pouvait-il ? Sinon m'indiquer, comme les Moires, ces sœurs du destin, le labyrinthe de ma vie et le destin de mes si nombreux voyages. De l'Amérique latine à l'Europe, des orientes proches à l'Extrême-Orient japonais ou chinois, je n'ai cessé de partir, d'être ailleurs et de pratiquer par l'écriture cette poétique de l'itinéraire chère aux Japonais. Au fond, comme l'écrivait Flaubert, « je voyage pour vérifier mes rêves ». Mais parmi ces rêves, entre les éclipses et mensonges de la vie d'Alice B., l'un s'est révélé constant et, sur le coup de l'âge mûr, il a fait retour avec une grande violence : l'Orient, tous les orientes, des plus proches aux plus lointains. Mais là, d'autres voix m'habitaient, de leurs images et de leurs mirages, comme une petite musique aussi familière que secrète : l'Orient paternel et son mythe intime.

